

C.I.C.L.I.M.

Coordination Internationale des Chercheurs sur les Littératures Maghrébines

ÉTUDES LITTÉRAIRES MAGHRÉBINES

20-21



1^{er} & 2^e semestres 2000

réalisé par

L'Université Lyon 2, l'Université Casablanca 1

&

La Faculté des Lettres de la Manouba

(Université de Tunis I)

Ce bulletin est entièrement téléchargeable sur le site www.limag.com,
ce qui permet entre autres d'en activer les liens vers des pages sur Internet

Etudes littéraires maghrébines est le Bulletin de liaison officiel de la Coordination inter-nationale des Chercheurs sur les littératures maghrébines, Association loi 1901 inscrite à la Préfecture de Seine-Saint-Denis (France), et dont les deux sièges se trouvent au Centre d'Etudes littéraires francophones et comparées de l'Université Paris-Nord, Avenue Jean-Baptiste Clément, F-93430 Villetaneuse (France), et à la Faculté des Lettres de Casablanca 2, B.P. 6535, Sidi Othmane (Casablanca), Maroc. A cela s'ajoutent, depuis 1995, des sièges à Alger, Tunis et Heidelberg. – Ce *Bulletin* paraît deux fois l'an. L'adhésion à la C.I.C.L.I.M. entraîne l'abonnement gratuit à *Etudes littéraires maghrébines*. Pour adhérer à la C.I.C.L.I.M., voir le formulaire à la fin de ce *Bulletin*.

ISSN 1156-6701.

C.I.C.L.I.M.

Coordination Internationale des Chercheurs sur les Littératures Maghrébines

Présidente
Farida BOUALIT
Alger.

Vice-Président(e)s.

Sarnira Douider & Habib Salha
Casablanca/Tunis.

Secrétaires Générales
Linda Mayer & Anna Maria Mangia
Stuttgari (Allemagne) & Bari (Italie).

Trésorier
Charles Bonn
Lyon 2.

Directeur de Publication
Charles Bonn.

Rédaction
C.I.C.L.I.M., c/o Charles Bonn
UFR Lettres, Université Lyon 2
18, quai Claude Bernard, 69007 Lyon (France)
e-mail : charles.bonn@univ-lyon2.fr
Site Internet : <http://www.limag.com>

Coordination de ce numéro :

Isabelle Larrivée, Zohra Mezgueldi, Charles Bonn et Anne Lamouille

L'abonnement entraîne l'adhésion à la C.I.C.L.I.M. :

Envoyer un chèque de 100 FF, 15 euros ou 20 \$ à l'ordre de la C.I.C.L.I.M.

L'Ecole d'Alger: une spore de la colonisation

Rosalia BIVONA (Palerme)

Imaginons de pousser une porte devant nous, un espace dont nous n'arrivons pas à prévoir l'extension s'ouvre à nos yeux, pour avoir une perception de ce lieu nous serons donc obligés de pousser notre regard jusqu'à la limite des murs, à avancer en franchissant des seuils. Cela ne signifie pas seulement adhérer à un espace, mais aussi s'en détacher, voilà ce que l'*Ecole d'Alger*¹ a fait. Il s'agit d'un phénomène littéraire aux contours flous, indéfinissables, situé dans un espace liminaire entre littérature coloniale, littérature française et littérature algérienne. En tant que fruit de la colonisation l'Ecole d'Alger peut être considérée comme un instrument d'acculturation; elle a eu aussi bien une fonction charnière entre deux civilisations, deux lieux géographiques et deux moments historiques, qu'une fonction d'inoculum: elle a permis la greffe en terre algérienne de ces écrivains de matrice méditerranéenne et donc on lui doit aussi d'avoir amorcé le processus de développement d'une nouvelle sensibilité littéraire, c'est-à-dire la future littérature algérienne d'expression française. Comme toute littérature née du phénomène et dans le contexte colonial, elle a fait jaillir des seuils et des frontières une parole absolue et essentielle, emblématique d'un monde intermédiaire, voilà pourquoi elle a toujours été étudiée selon des approches multiculturelles. Le métissage dans toutes ses manifestations s'est révélé une clé interprétative fiable et précise comme un bistouri, tous les écrivains ont su en tirer de grandes richesses interprétatives et on su inventer des identités polymorphes justement en jouant avec la superposition et sur l'indétermination de lieux et de personnages. Toutefois il ne faut jamais oublier que entre deux ou plusieurs cultures, langues, sociétés, espaces, malgré toutes les contaminations possibles, il existe toujours une lacune différentielle que l'on ne peut pas combler. Dans un espace conflictuel la greffe seulement permet d'échapper à l'implacable logique binaire. Les échanges entre Algérie et France, les métissages, ont eu lieu grâce à des éléments intermédiaires, qui transitent entre ces deux pôles.

Littérature comme espace de médiation où s'engendrent de nouvelles littérarités et de nouveaux imaginaires dont la vitalité réside justement dans leur capacité de distancer les deux blocs partagés géographiquement par la Méditerranée. Et ce n'est pas un hasard si cette mer représente justement l'espace de la frontière/seuil, l'espace de l'entre. L'entre: "métaphoriquement préposition dilatatrice et conciliatoire, chargée de potentialité, à différence de la barre impérieuse de l'antithèse, de l'aut/aut qui ne laisse pas de place à la médiation, mais seulement à la synthèse." (Cabibbo, 1993, 13)

On a du mal à attribuer l'adjectif colonial à l'*Ecole d'Alger* - cet indéniable instrument de médiation entre deux espaces géographiques séparés par la

¹ Albert Memmi appelle Roblès et Camus *écrivains français du Maghreb*, pour Mouloud Feraoun au contraire ils sont les exposants de l'*Ecole d'Alger*; Camus, enfin, il préférerait parler d'*Ecole nord-africaine des Lettres*. Peu importe l'étiquette glissée de la plume de Gabriel Audisio, ce qui frappe est cette incertitude, comme s'il n'était pas possible de trouver le juste nom, la formule adéquate, comme si l'on cherchait à éviter un naufrage dramatique.

Rosalia Bivona : L'Ecole d'Alger

Méditerranée, deux moments historiques séparés par l'Indépendance, deux littératures une sur l'Algérie et l'autre de l'Algérie - tout simplement parce que son rôle se limiterait à être un instrument de l'acculturation, mais à l'intérieur de l'acculturation on peut parler de "culture de nécessité"². Les représentants de l'*Ecole d'Alger* sont des écrivains qui se sont exprimés avec une création littéraire née dans un espace qui n'était pas en "harmonie spontanée" avec la langue utilisée, et pourtant, paradoxalement, ce sont des écrivains algéro-français non conflictuels qui ont dit un espace "autre", différent de celui franco-français.

L'auteur qui ouvre l'*Anthologie des Ecrivains Français du Maghreb* d'Albert Memmi, Gabriel Audisio - né à Marseille d'une famille de douaniers piémontais, aristocrates roumains, bourgeois flamands et typographes niçois - chante un hymne à la Méditerranée, sa mer, cette mer où la rive Nord et la rive Sud deviennent spéculaires et l'implication sémantique est telle que l'on perd les connotations purement géographiques: c'est une mer que l'on ne peut localiser sur aucune carte et aucun planisphère, et pourtant c'est bien la seule susceptible de déterminer une ligne nécessairement fluide et flottante qui sépare le dire et le dit, l'homme et la femme, l'exile et l'enracinement. Après Audisio suivent Jacques Berque, Louis Bertrand, François Bonjean, Edmond Brua, Jean Brune, Albert Camus, Roger Curel, Isabelle Eberhardt, Claude de Fremville, Gabriel Germain, René Laporte, Marcel Moussy, Auguste Musette, Jean Pélégri, Robert Randau, Emmanuel Roblès, André Rosfelder et en dernier Jules Roy. Quel dénominateur les rapproche? L'amour pour l'Algérie et le fait d'être "écrivains de frontière". Tous, vaincus ou vainqueurs, portent en soi le levain de l'aliénation. Leur écriture est une écriture de révolte, chargée de nostalgie, incapable d'imaginer un monde nouveau, peut-être parce que écrire signifie surtout savoir de ne pas être dans la Terre Promise et de ne pouvoir jamais y arriver, mais continuer le chemin dans sa direction, à travers des espaces inconnus. Ces auteurs de matrice "européenne-méditerranéenne" tout en n'ayant ni d'orientations ni de préoccupations communes, ils ont amené le virus de l'existentialisme, de la Nausée noire, comme quelqu'un l'a appelée; ils ont amorcé le problème de l'étrangeté, du héros problématique.

L'*Anthologie* est un instrument précieux pour qui veut entendre les premiers vagissements de cette littérature - surtout pour ce qui concerne la production des années 1930-35: période anodine pour la Tunisie et le Maroc, mais fondamentale pour l'Algérie parce que marquée par des figures d'*Algérienistes* comme Isabelle Eberhardt, Robert Randau et beaucoup d'autres encore - mais ce qui frappe le plus dans les pages d'introduction - intitulées à juste titre "Une littérature de la séparation" - c'est que, malgré le hiatus entre "colonisateurs" et "colonisés", les écrivains algériens et les écrivains "européens-méditerranéens" avaient quelque chose en commun: la faillite, la défaite. Dans ce nuage qui enveloppait les choses dans une nappe grise et opaque, dans ce cocon où le papillon ne peut pas s'épargner la douleur de la métamorphose, voici le stylo réussir à créer une déchirure, trempant, bon gré mal gré,

² Expression que nous empruntons à M. Lacheraf: "Ainsi à supposer même que la langue arabe n'ait pas été interdite en Algérie, elle n'en aurait pas moins subi (comme c'eut été le cas pour telle ou telle langue européenne si l'occupation nazie s'était poursuivie pendant une génération ou deux) le déclassement inhérent à tout état de sujétion prolongé. La valeur intrinsèque de la langue n'y est pour rien: c'est un tort qui leur est fait, capable d'acquiescer par elle-même tous les caractères du développement scientifique moderne dans le contexte d'un pays notoirement reconnu comme sous-développé" (1974, 316 et suiv.).

Rosalia Bivona : L'Ecole d'Alger

dans une encre tempérée par toutes les composantes de la méditerranéité, par la haine et l'amour, par l'aliénation et le déracinement. Selon Albert Memmi (1969, 20) la littérature est fondamentalement l'expression de fatalités plus ou moins subjectives; or, justement parce que la littérature algérienne est née d'une situation inextricable, elle arrive à produire des oeuvres qui sûrement occupent une place de relief parmi tout ce qui a été écrit en langue française.

L'Ecole d'Alger a réussi à créer un débat, une discussion entre colonisateurs et colonisés, mais comme dit Roland Barthes, "parler, et à plus forte raison discourir, ce n'est pas communiquer, comme on le répète trop souvent, c'est assujettir: toute la langue est une réaction généralisée." (1978, 13) La définition du terme acculturation³ met en exergue le processus qui permet à un fait culturel bien précis d'une société déterminée de pénétrer à l'intérieur d'un autre territoire en le modifiant. Or, cette modification nous l'appellerons *greffe*, car, selon nous, ceci est le rôle qu'il faut attribuer à l'Ecole d'Alger. Née en terre d'Algérie elle y prendra pied tout comme un fruit qui, une fois détaché de la branche et tombé par terre, se transforme, donne vie à une autre plante, dans un espace propre, et, certainement, ne reviendra plus à la branche originaire.

Quel écrivain algérien n'est pas le fruit d'une greffe? De Camus à Kateb Yacine et de Rachid Boudjedra à la littérature beur ce n'est qu'un parcours de greffes et de boutures. La notion de greffe, pour une plante, un arbre, un organisme, est quelque chose de beau et de nouveau, même si à la base il y a une blessure. Kateb Yacine a dit une fois: "les greffes douloureuses sont autant de promesses". Pélégri dans son *Le Maboul* (1963) fait recours à la métaphore de la greffe pour souligner une situation chargée de frictions qui ne s'est toujours pas harmonisée: quand le Français pourra-t-il se greffer sur l'Arabe? Dans ce roman la catégorie la plus interpellée est celle de la nature: les quatre éléments - la terre avec ses composantes, l'eau, l'air et le feu - et les trois mondes. Cette lecture est représentative des référents employés pour établir des similitudes, ainsi les vendangeurs sont comparés aux corbeaux, les ouvriers saisonniers sont comme les mouches, et les Arabes, en général, sont comparés aux chacals. Le réseau d'analogies s'organise donc au tour des quatre éléments mais avec une prédilection pour la terre qui représente l'univers colonial concret, à qui tout appartient: le végétal, l'animal et le minéral. Le végétal est le symbole de l'enracinement, la métaphore de la greffe le souligne sans équivoque. La séquence la plus importante est celle du meurtre de Saïd; Slimane se dirige vers le figuier, celui que Monsieur André lui a appris à greffer. Grimpé sur ce figuier, il assiste impuissant au meurtre du neveu et de métaphore en métaphore Pélégri exprime sa passivité, son fatalisme et son ambiguïté. Voici ce qui se passe avant le meurtre: "Dans l'arbre, il

³ "Terme anglais utilisé par les sociologues américains, transcrit tel quel en français pour caractériser les changements qui s'effectuent dans la culture d'un groupe qui est mis en contact avec un autre groupe. L'expression est surtout employée pour marquer l'entrée dans une nouvelle phase culturelle d'une culture dite inférieure lorsqu'elle est influencée par une culture considérée comme supérieure. La notion d'acculturation peut-être considérée dans le domaine de l'ethnologie et de la sociologie comme un concept 'opérateur' dans la mesure où elle est appliquée avec rigueur à des recherches précises dans un milieu déterminé. Ce terme nouveau est à l'origine un anglicisme créé par des ethnologues américains. Il a les mêmes avantages et présente la même ambiguïté que le mot "culture" à partir duquel il a été conçu. Il est exposé à subir les mêmes avatars: chacun se fait de la culture une idée qui correspond à sa propre formation et à son information, à ses préjugés, à ses préventions, à son idéologie." P. Gilbert, *dictionnaire des mots nouveaux*, Hachette / Tchou, 1971.

Rosalina Bivona : L'Ecole d'Alger

était devenu le morceau de l'arbre, la branche, et peut-être en même temps la pierre..." (p. 85). Ensuite, en italique, nous lisons:

A côté, tout seul dans le soleil, y avait qu'un vieux figuier greffé il y a longtemps, qui bouge pas, tout seul au milieu des vignes, de la plaine - sous l'soleil qui quitte maintenant le milieu de la balance - un vieux figuier qui se dit, qui se répète: 'D'habitude Slimane, il vient que le soir, que le soir...' (pp. 91 - 92).

Et enfin

au bout d'un moment, dans l'arbre, la grosse branche s'est mise à remuer un peu, en même temps que l'odeur des feuilles autour (...) Slimane, bientôt s'était un peu séparé de l'arbre. Il avait commencé à se dégreffer (...) Alors tu te quittes des branches, tu descends, tu te dégreffes pour de bon du figuier (p. 94).

Pélégri, le long du roman, insiste sur les dyades et les dichotomies de l'Algérie, par exemple quand il décrit la double nature de l'Arabe en ces termes:

L'Arabe quand on pense, il a comme deux têtes: une pour la montagne, une pour la ferme. Comment il va choisir? Il est si tu veux comme le tronc de l'arbre à qui on met les deux greffes: d'un côté il donne la prune, de l'autre les figues. Si on n'en coupe pas la moitié (et c'est pas bon de couper la branche quand elle donne le fruit) obligé qu'il donne les deux... (p. 190).

Dans ce cas la greffe opère, agit sur deux corps à la fois et, en fonction de l'histoire elle sera obligée d'en tuer un pour nourrir l'autre. Les représentants de l'Ecole d'Alger se sont greffés dans la littérature algérienne sans y avoir été tout à fait intégrés et ils vivent dans la tension qui d'un côté les attire vers l'intégration - Pélégri se sent lésé pour n'avoir été inclus parmi les auteurs algériens, lui, l'auteur d'un roman comme *Le Maboul*, lui, appelé par les Algériens mêmes à collaborer à la revue *Novembre*, la première après l'Indépendance - et de l'autre vers la littérature française, comme a été le cas de Camus.

Souvent ces écrivains, tout en étant au centre d'un carrefour, finissent par se sentir dans une voie sans issue aussi bien parce que c'est comme s'ils "usurpaient" la nationalité française aux Français et la nationalité algérienne aux Algériens, que parce qu'ils n'ont pas de public naturel. Pélégri est incapable d'écrire en dehors de l'Algérie, même s'il n'y vit plus. C'est un écrivain de réserve, comme au Canada il y a les réserves des Indiens, où l'on va par curiosité, sans leur assigner aucune place. La différence n'est pas intégrée à la totalité, il s'agit d'une différence à l'intérieur d'une marginalité.

Bref, l'Ecole d'Alger, bien que de matrice européenne et donc colonisatrice, contrairement au courant des *Algérienistes*, n'a pas produit une littérature que l'on peut définir "coloniale", mais elle a permis le développement de la littérature algérienne en lui imprimant un dynamisme et un mouvement capable de développer deux forces: une centrifuge et l'autre centripète, toutes les deux porteuses de marginalité. Une marginalité où seront relégués d'un côté les représentants de l'Ecole d'Alger et de l'autre les premiers écrivains algériens fruit de cette greffe.

Pour Jacques Derrida la greffe est une

violence appuyée et discrète d'une incision inapparente dans l'épaisseur du texte, insémination calculée de l'allogène en prolifération par laquelle les deux textes se transforment, se déforment l'un par l'autre, se contaminent dans leur contenu, tendent parfois à se rejeter, passent elliptiquement l'un dans l'autre et s'y régénèrent dans la répétition, à la bordure d'un surjet. Chaque texte greffé continue d'irradier vers le lieu de son prélèvement, le transforme aussi en affectant le nouveau terrain. (1972, 395).

Rosalia Bivona : L'Ecole d'Alger

Selon ce concept aussi bien le processus amorcé par la colonisation que l'effet produit par l'Ecole d'Alger sont évidents: le premier moment de la greffe consiste dans la création d'une ouverture, d'une déchirure, il s'agit d'une violence parce que l'introduction d'un corps, d'un agent étranger, comporte une blessure, une ouverture forcée du tissu même, un dépassement de la barrière protectrice. C'est une violence insistée, qui présuppose une pression et un mouvement continu. Ce n'est pas un acte instantané, mais le résultat d'une application continue et contrôlée. A l'ouverture pratiquée sur la surface suit l'application de l'agent extérieur, l'alloène, le tissu né et poussé à l'extérieur du corps est implanté. On opère ainsi une interaction, une transformation réciproque. Cette transformation n'est pas une simple superposition, une addition des traits et des propriétés d'un organisme/texte sur un autre. On ne crée pas un mélange qui porte en soi les traces de ses éléments par simple assemblage ou association mécanique. Le nouvel organisme est une unité née d'une croissance interne où les germes extérieurs se nourrissent et se reproduisent dans un corps vivant. La différence initiale engendre une transformation où l'on perd de vue les traits distinctifs des deux individus, transformation non seulement extérieure, mais aussi perfusion, mélange de fluides vitaux, contamination du patrimoine génétique même.

Pour que la greffe ait du succès il faut que le fil de suture permette l'incorporation graduelle, partielle. Cette phase a été pour la littérature algérienne la plus douloureuse, elle a engendré l'aliénation. La nouvelle croissance aura lieu le long des points de contact là où les deux pans sont unis par un sujet qui alternativement passe de l'un à l'autre, ce passage et cette incorporation a lieu au moment même de la couture, selon une génération en prise directe.

Le rôle de l'Ecole d'Alger ne va pas au delà, car l'évolution successive concerne le fruit de la greffe, c'est-à-dire la littérature algérienne d'expression française; de toute manière une chose est certaine: l'Ecole d'Alger a diffusé ses spores, au point que, comme Derrida affirme, "Enté en plusieurs lieux, chaque fois modifié par l'exportation, le scion en vient à se greffer sur lui-même. Arbre finalement sans racine." (1972, 396)

Frontière et exterritorialité

Parler de greffes et de frontières signifie percevoir les passages entre des espaces limités, distincts, selon des dynamiques qui permettent des échanges, des développements; bref, à chaque bipolarité ou dichotomie correspond une greffe et chaque frontière est telle seulement parce que franchissable et capable de favoriser l'empietement, d'où la définition de "écrivains de frontière":

Par frontaliers nous entendons ici les individus ou les groupes qui habitent la frontière symbolique entre des sociétés placées en situation d'antagonisme ou d'exhibition de leurs différences. (...) Toute frontière a ses gardes mais aussi ses 'passeurs' et ses 'frontaliers' (...). Nous sommes partis de l'hypothèse que les 'frontaliers' étaient pour partie le produit d'un univers mental des rapports franco-maghrébins et particulièrement franco-algériens, qui déborde le contexte colonial et poursuit ses effets encore aujourd'hui, un univers mental composé de références communes, de 'mixtes' contradictoires (...) mais aussi de clivages, de frontières symboliques par rapport auxquelles se définissaient les identités et les représentations collectives, ainsi que nombre de conduites individuelles. (J.-R. Henry, 1993, 301-311).

L'histoire franco-algérienne est dense de situations de frontière, aussi bien concrètes que symboliques, celles-ci sont incarnées individuellement, comment établir une base commune? Comment établir des concepts biens plus généraux tels que, par

exemple, celui de culture? Qu'est-ce que culture et qu'est-ce que littérature dans les années Quarante? Si la culture se compose d'une quantité de traits, comportements et caractéristiques aussi bien sociaux qu'individuels et un de ses dérivés est la littérature quelle sera l'identité de cette dernière? En résumant une pensée de Bakhtin: on ne peut pas imaginer la culture comme une entité spatiale pourvue de frontières, ni comme un territoire intérieur. Il n'y a aucun territoire, la culture n'est faite que des frontières, qui passent partout, qui la traversent dans chacun de ses aspects. Tout acte culturel vit fondamentalement sur des frontières, voilà pourquoi il est important, parce que au delà de celles-ci il devient vide, arrogant, il dégénère rapidement et meurt (Cfr. Bakhtin, 1978, 40-41).

Parler de 'littérature de frontière' signifie considérer la variété des comportements qui donneront le statut de médiateurs culturels aux représentants de l'Ecole, mais Camus, Roblès, Audisio, Pélégri sont en réalité, des marginaux par rapports aux deux sociétés. La marginalité, nous explique Jean-Robert Henry (1993, 310-311) n'est pas seulement une caractéristique de l'écrivain de frontière, mais aussi une condition d'efficacité parce qu'elle lui permet de prendre ses distances des valeurs particulières de sa société d'origine: c'est un instrument nécessaire pour individualiser la centralité et pour dialoguer avec elle. Le marginal, et comme lui 'l'écrivain de frontière' est un miroir pour la pluralité sociale à laquelle il appartient et ces moments pluriels d'identité engendreront le phénomène de métissage. Cela comporte, surtout dans les premiers textes de littérature algérienne, un mouvement qui à partir d'une pluralité originare débouche dans l'homogénéité fournie par la langue française. Le Maghreb est un lieu intersémiotique par excellence et sa littérature en est le produit pluridimensionnel, qui doit être vu comme un horizon de pensée propre puisque - comme dans un entonnoir - y confluent toutes les composantes de la 'méditerranéité'.

Pélégri se situe dans une originalité particulière, mais son témoignage est-il vraiment conforme à ce qu'il écrit? Il dit qu'il pense en arabe, qu'il écrit en français, ecc. ⁴, mais est-ce tout à fait vrai dans son esthétique profonde? Ou bien s'agit-il seulement d'une projection, d'un fantasme?

Une société ainsi composée de différentes ethnies et de différentes valeurs se reflète aussi dans chaque individu qui devient à son tour multiple et multiforme. Hédi Bouraoui a forgé le terme *créaculture* justement pour mettre l'accent sur la créativité de nouvelles valeurs élaborées grâce à l'interaction multiforme et poldirectionnelle entre l'homme et le milieu qui l'entoure (1971 e 1990).

L'espace référentiel de ces écrivains est certainement l'Algérie; selon J. E. Bencheikh (1967) ce sont des écrivains étroitement liés à leur terre et cependant ils ne se sont jamais sentis comme appartenant à cette nation étant profondément enracinés dans la communauté française. Leur école c'est une école d'écrivains français en

⁴ "Pour ma part, et quoi qu'on pense, si j'écris en français, dans une langue d'herbe et de forêts, il m'arrive souvent, avant d'écrire, de penser en arabe, de sentir en berbère, de me reconnaître et de m'identifier sous le signe de l'olivier, de l'oued et du djebel. Et l'Algérie reste pour moi, qu'on le veuille ou non, mon territoire et mon grenier, ma source, mon domaine intérieur. Je revendique, au nom de l'écrivain, cette dualité. (...) Ce que je veux simplement dire, c'est qu'en Algérie, en raison de la juxtaposition des modes de vie et de pensée, de la prolifération des langues et des vocables, se définissait quotidiennement, dans le vécu, un territoire culturel particulier, original, où, chacun, échappant un instant à l'enclos ordinaire des races, des nations et des religions, avait à se situer par rapport à l'autre: l'opposé, le différent" (Pélégri, 1981, 146 -163) Cfr. aussi *Ma mère, l'Algérie*, où Pélégri revendique dans des pages déchirantes son appartenance à cette terre.

Rosalia Bivona : L'Ecole d'Alger

Algérie. De même les écrivains algériens qui se sont transplantés en France, reçoivent sans aucun doute certaines influences, mais ils ne deviennent pas pour autant des écrivains français. Les écrivains appartenant à l'Ecole d'Alger tout en étant de matrice européenne, cueillaient à pleines mains dans l'imaginaire arabe; peut-être ne se sentaient-ils pas de faire partie à cent pour cent de cette nation, mais au point de vue littéraire nous nous trouvons face à des oeuvres telles que par exemple *Les hauteurs de la ville* d'Emmanuel Roblès, un roman algérien jusque dans ses fibres les plus profondes. On doit à la production d'auteurs comme Roblès d'avoir permis la rupture avec une littérature plate et mièvre, dépourvue de vigueur, idéologiquement soumise, pleine de stéréotypes, cette littérature qui décrivait "l'orient de pacotille" dont parle Mouloud Feraoun, dont Audisio, Camus, Roy, Roblès et d'autres se sont détachés en se posant la question: qui suis-je?⁵ et en obligeant les autres à se la poser.

De la sève vitale de l'Ecole d'Alger naissent *Nedjma*, de Kateb Yacine ou *L'Incendie* de Mohammed Dib. La filiation de Kateb par rapport à Camus est évidente si on la considère d'un point de vue opposé: en *Nedjma* les composantes de la violence coloniale sont mises en scène au début du roman: Lakhdar s'est évadé, il avait été arrêté pour avoir frappé Mer Ernest, son acte le glorifie aux yeux de ses compatriotes et avec le narrateur, le lecteur aussi prend le parti du colonisé.

En dernière analyse l'Ecole d'Alger offre un large éventail d'éventualités et "les fantômes des livres successifs" invoqués par Julien Gracq continuent à habiter aussi bien *Nedjma* que *L'Invention du désert* de Tahar Djaout ou bien *Si diable veut* de Mohammed Dib.

L'écriture naît toujours d'un vide, d'un manque, d'un besoin et il en a été aussi de même pour la littérature maghrébine. Comme stimulés par les écrivains "européo-méditerranéens"⁶ les autochtones ont senti le besoin de dire qui ils étaient au moyen d'une écriture réaliste, documentaire, car pour être sûrs de dire la vérité, ils devaient parler de ce qu'ils connaissaient bien. Dib, algérien; Mammeri, tunisien; Chraïbi, marocain, éprouvent le même besoin: celui de témoigner leurs drames.

Une preuve de la greffe de l'Ecole d'Alger sont les revues comme "Fontaine" née dans l'entourage de Max-Pol Fouchet, ou bien "Forge" fondée par Roblès, "Soleil" fondée par Sénac, "Progrès", "Simoun". Tout le Maghreb est secoué par le même ferment; au Maroc naissent en 1966 "Lamalif" e Souffles⁷. Ces revues se lancent contre la littérature précédente, sclérosée, pétrifiée, favorisant la naissance d'une

⁵ Voir à ce sujet l'excellent article de J. Déjeux, "Littérature Maghrébine d'expression française. Le regard sur moi-même. Qui suis-je?" (1972). En outre sur ce doute anthropologique qui traverse toute la littérature maghrébine d'expression française voire aussi H. Salha, "Le vide dans la littérature maghrébine d'expression française", (1990, 103-107).

⁶ Nous citons un passage de Gabriel Audisio qui nous semble particulièrement indicatif de cette méditerranéité: Car je suis provençal, sarde, catalan, je suis, peu importe, de tous les rivages de cette mer où j'ai vécu, où je vivrai, qui vivra et survivra, qui m'a mordu la peau, mis du sel aux crins, rougi les yeux, celle des poètes, des savonneries, des mangeurs de coquillages, celle qui ne connaît jamais cette honte: les marées basses, où les côtes restent seules pendant des heures, toutes nues, pleines de cheveux gras, de poux sautillants et les pieds dans la vase". (AA. VV., 1969, 27).

⁷ *Souffles* fut un pressant stimulant pour les jeunes poètes de l'époque. Au printemps 1968 la revue publiait un poème qui était comme un défi: *Peut-on t' / Ecrire / Un seul / Poème / L'ibre de dire / Et de transmettre la Verité*. Cf. l'excellent article de A. Tenkoul, (1990, 81-89).

Rosalía Bivona : L'Ecole d'Alger

nouvelle génération d'écrivains et de poètes⁸. L'Ecole d'Alger a donc été capable d'imprimer un mouvement qui, comme le montre Gilles Charpentier dépend de deux forces opposées: l'une centrifuge et l'autre centripète; toutes les deux coexistent, leur friction est source d'énergie, mais si on atteint le point critique les conséquences sont dramatiques.

L'action de ces forces est perçue aussi bien au niveau du contenu que de la forme car l'emploi de la langue française est porteur d'aliénation:

Il y a là une force d'amnésie en abîme - nous dit Khatibi - la substitution d'une mémoire à une autre, ou plutôt et plus exactement: un enchâssement sans cesse rompu, retourné, détaché de son unité, mouvement pris dans son oubli vertigineux, qui travaille à se fragmenter sans fin. La question théorique est la suivante: si l'on écrit en français alors que la langue première est demeurée orale, que devient le corps du rêveur quand il dort ou écrit? (Khatibi, 1985, 185)

Toute la littérature maghrébine en général trouve sa raison d'être ans cette pulsion centrifuge excentrique et iconoclaste qui projette dans un lieu autre et différent - qui n'est pas seulement celui de la langue française, dans l'espace protéiforme de l'indicible et de l'interdit - fragments de texte.

Une ligne de vie, de fuite et de création, lézarde toujours l'enclos du spécifique, de la mythique pureté d'origine, et mille autres germent. A revers des mortelles passions de l'appartenance et de l'enracinement, des lignes d'extraterritorialité se dessinent, et les réseaux de passeur agencent leurs bigarrures. Poussées, graminées. Non pas lignes de séparations, de destruction, et de mort, mais lignes de chance, porteuses d'inédit, métisses et inventrices, de l'inédit de proximités en acte, de l'inédit des proximités à venir. (Prieur, 1987, 38)

Bref, l'Ecole d'Alger et avec elle la notion d'acculturation, nous permet de voir les œuvres successives du point de vue génétique et évolutionniste, non pas fossilisés le long de la fissure entre le monde traditionnel et une société agressive, colonisatrice. A la notion d'acculturation suit la notion d'héritage qui oblige à se charger critiqueusement du passé. Ainsi, même si les images et les mythes forgés par le colonisateur ont été renvoyés au colonisé afin de lui imposer une certaine vision de sa propre histoire et de sa propre culture, ce dernier a réussi à prendre la parole et de objet du discours il en est devenu le sujet. La prise de parole bien que lestée des mythes et des images de l'autre a comporté un profond processus de désaliénation, et si dans ces pages nous nous sommes tournés vers l'Ecole d'Alger ce n'est pas par complaisance mais parce que ce "passé récent" est encore producteur d'effets et révélateur de quelques complexités du présent.

Bibliographie

Achour, Ch. (1982), *Langue française et colonialisme en Algérie: De l'abécédaire à la production littéraire*, Thèse, Paris 3.

Achour, Ch. (1985), *Abécédaires en devenir. Idéologie coloniale et langue française en Algérie*, E.N.A.P, Alger.

⁸ "Les écrits des années 50, comme ceux du Maroc et de Tunisie, font parler d'eux, à cause de leurs qualités littéraires et parce qu'ils sont édités en France. Ils ne naissent pas cependant *ex nihilo*. D'ailleurs des Algériens écrivent depuis 1947 dans les revues culturelles: Forge, Soleil, Progrès, puis Simoun. Une effervescence culturelle favorise la création; l'urgence politique du problème algérien pousse à la volonté de s'exprimer: qui sommes-nous? Pourquoi sommes-nous colonisés? On va s'en prendre à l'Autre, mais aussi aux compatriotes: regarder l'Autre en face mais aussi dénoncer ses propres manques (la fameuse "colonisabilité" de M. Bennabi)" (Déjeux, 1992, 17-18).

Rosalia Bivona : L'Ecole d'Alger

- Achour, Ch. (1991), "Parcours dissidents (Gréki, Pélégri, Sénac)", in *Itinéraires et contacts de cultures*, n. 14, L'Harmattan, Paris.
- Bakhtine, M. (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris.
- Barthes, R. (1978), *Leçon*, Seuil, Paris.
- Bencheikh, J.-E. - Lévi-Valensi, J. (1967), *Diwan Algérien*, Hachette-SNED, Paris-Alger.
- Bonn, Ch. (1993), "Acculturation, Différence et Ecart: trois lectures du roman maghrébin", in *Carrefour de Cultures*, Gunter Narr Verlag, Tübingen.
- Bouraoui, H. (1971), *Créaculture I e II*, Marcel Didier, Philadelphia - Montréal.
- Bouraoui, H. (1977), "L'acculturation maghrébine dans le contexte tiers-mondiste", in *Les Temps modernes*, Gallimard, n. 375 bis, Paris.
- Bouraoui, H. (1990), "Culture et littérature au Maghreb", in AA. VV., *Ecritures maghrébines - Lectures croisées, Afrique-Orient*, Casablanca.
- Cabibbo, P. (1993), "Spazi liminali", in *Lo spazio e le sue rappresentazioni: stati, modelli, passaggi, Atti del convegno (Fisciano, 5-7 marzo 1990)*, Edizioni Scientifiche Italiane, Napoli.
- Charpentier, G. (1977), *Evolution et structures du roman maghrébin de langue française*, Université de Sherbrooke, Thèse.
- Déjeux, J. (1972), "Littérature Maghrébine d'expression française. Le regard sur moi-même. Qui suis-je?" in *Présence francophone*, n 4, Naaman, Sherbrooke.
- Déjeux, J. (1979), "La revue algérienne Soleil (1950-1952) fondée par Jean Sénac et les revues culturelles en Algérie de 1937 à 1962", in *Présence Francophone*, n. 19, Naaman, Sherbrooke.
- Déjeux, J. (1992), *La littérature maghrébine d'expression française*, PUF, Paris.
- Derrida, J. (1972), *La dissémination*, Seuil, Paris.
- Didi-Huberman, G. (1999), *La demeure, la souche. Appartements de l'artiste*, Editions de Minuit, Paris.
- Khatibi, A. (1985), "Incipits", in AA. VV., *Du bilinguisme*, Denoël, Paris.
- Henry, J.-R. (1993), "Les 'frontaliers' de l'espace franco-maghrébin", in AA.VV. *Etre marginal au Maghreb*, CNRS Editions, Paris.
- Lacheraf, M. (1965), *Algérie, nation et société*, Maspéro, Paris.
- Memmi, A. (sous la direction de) (1969), *Anthologie des Ecrivains Français du Maghreb*, Présence Africaine, Paris.
- Prieur, J.-M. (1987), "La ligne du Passeur", in *Cultures et peuples de la Méditerranée. Visions du Maghreb*, Actes du colloque de Montpellier, Edisud, Aix-en-Provence.
- Pélégri, J. (1963), *Le Maboul*, Gallimard, Paris.

Rosalia Bivona : L'Ecole d'Alger

Pélégri, J. (1981), "Les signes et les lieux, essai sur la genèse et les perspectives de la littérature Algérienne", in Toso Rodonis, G. (a cura di), *Il banchetto magrebino*, Francisci, Abano Terme.

Pélégri, J. (1989), *Ma mère, l'Algérie*, Laphomic, Alger.

Randau, R., (1911) *Les Algérianistes. Roman de la patrie algérienne*, Sansot, Paris.

Salha, H. (1990), "Le vide dans la littérature maghrébine d'expression française", in *Itinéraires et contacts de cultures*, n. 10, L'Harmattan, Paris.

Tenkoul, A. (1990), "Souffles: de la critique à la modernité", in *Ecritures Maghrébines - Lectures croisées*, Afrique-Orient, Casablanca.